

Entretien autobiographique avec Wilfrid Lemoine

André Belleau

Volume 29, numéro 1 (169), 1987

André Belleau (1930-1986)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Belleau, A. (1987). Entretien autobiographique avec Wilfrid Lemoine. *Liberté*, 29(1), 4-27.

ANDRÉ BELLEAU

ENTRETIEN AUTOBIOGRAPHIQUE AVEC WILFRID LEMOINE*

- W.L.** André Belleau, vous avez fait votre cours classique dans un collège qui s'appelait Marie-Médiatrice et qui était, si je ne m'abuse, un collège pour les vocations religieuses.
- A.B.** C'était un collège pour les vocations tardives. Mais ma vocation tardive à moi, ce n'était peut-être pas la vocation dont on parlait dans ce collège-là. Il faut vous dire que mon père (on était nombreux chez nous) était employé de banque. J'étais l'aîné, et c'est moi qui ai étudié dans la famille. Ce qui m'a d'ailleurs toujours laissé un sentiment, je ne dirais pas de culpabilité, mais peut-être de malaise vis-à-vis mes frères qui ont peut-être été moins privilégiés que moi à ce sujet.
- W.L.** Quand vous dites: c'est moi qui ai étudié dans la famille, voulez-vous dire que vous avez été le seul?
- A.B.** Je suis le seul à être allé à l'université, disons. A ce moment-là (on est dans les années 1940), pour aller à l'université dans les domaines qui moi m'intéressaient, il fallait passer par le cours classique. Or la filière normale dans le quartier de Montréal que j'habitais, c'est-à-dire le Plateau Mont-Royal, quand on avait un père employé de bureau, et qui faisait bien son possible, et qu'il y avait

* Diffusé par Radio-Canada dans le cadre de l'émission «A la croisée des chemins» le 4 mai 1978 (réalisation: Yves Lapierre). Nous remercions Radio-Canada qui nous permet de reproduire cet entretien. François Ricard en a préparé la version écrite.

plusieurs frères, c'était de faire l'école primaire et l'école primaire supérieure, puis, en douzième année, d'aller travailler. Moi, j'ai suivi cette filière-là, et rendu en douzième année, j'ai dit à mon père: tu sais, je voudrais continuer mes études, je ne désire pas aller à Polytechnique, devenir ingénieur. Car c'était possible, à ce moment-là, de passer directement de l'école primaire supérieure, qu'on appelle l'école secondaire aujourd'hui, à certaines facultés universitaires comme l'école polytechnique. Mais comme les professions scientifiques ne m'intéressaient pas, même si j'étais en douzième année spéciale où l'accent était mis sur les sciences, et même si j'aimais bien les sciences (j'adorais ça, j'étais fort en mathématiques), j'ai dit à mon père: tu sais, il y a tout un autre domaine, moi, qui m'attire, c'est les lettres. C'était un peu vague, on dirait aujourd'hui que c'était une espèce de «bag» fascinant. Alors j'ai dit: tu sais, je devrai faire mon cours classique. Et mon père m'a compris. On s'est donc informé et on a découvert ce séminaire pour vocations tardives.

W.L. Parce que vous étiez trop âgé pour aller...

A.B. Ah oui, j'avais 17 ans.

W.L. ... dans un collège.

A.B. Oui. Il faut dire aussi que dans mon milieu, et pour moi en tout cas... J'étais moniteur sur les terrains de jeux, je travaillais l'été avec des étudiants des collèges classiques, notamment des collèges Sainte-Marie et Brébeuf; et comme j'étais passionné par la littérature et attiré naïvement par la culture, le savoir, j'admirais beaucoup ces étudiants-là, qui étaient mes collègues, et je mythifiais, c'est sûr, cet enseignement classique. C'était une époque où on nous disait que sans grec et latin on ne pourrait jamais être des hommes cultivés. Vous vous souvenez? Or tout ça a joué. C'était aussi, je pense, pour combler une certaine infériorité que je ressentais. Et c'est comme ça que j'ai été amené après l'école primaire supérieure, en 1947, à entrer chez le bon abbé Bolduc et à faire en trois ans, de 1947 à 1950, mes six années de lettres.

W.L. Donc, c'était un programme ajusté aux besoins de chacun? Et vous avez fait en trois ans vos six années de lettres?

A.B. Oui, c'est ça, comme mes collègues d'ailleurs à ce moment-là.

W.L. Et au sortir de ce collège, qu'est-ce que vous avez fait?

A.B. Là, il fallait aller en philo. Le séminaire Marie-Médiatrice ne donnait pas les philos. Alors il fallait se choisir un collège classique, et je suis allé au collège Sainte-Marie, un peu à la suggestion d'amis qui étaient là, qui étaient des compagnons de travail l'été. Et j'ai été très heureux au collège Sainte-Marie. Ça, c'est une expérience absolument formidable. La philosophie m'a passionné. J'ai fait de la philosophie scolastique. Comme il le fallait bien. C'était loin d'être aussi bête qu'on le prétend. D'abord, remarquez bien que chez les Jésuites je l'ai faite en français, je n'ai pas travaillé le latin de Grenier, le manuel de Grenier. J'ai fait ça en français. J'ai eu des hommes remarquables, comme le père Maurice Vigneault. Surtout, ce que ça m'a donné, c'est que la philosophie scolastique est un système philosophique basé sur les notions centrales de la philosophie. C'est en faisant de la philosophie scolastique que j'ai acquis les notions de base, la substance, la nature, l'essence, en fait le vocabulaire philosophique qui est celui de tous les systèmes philosophiques et de toutes les pensées philosophiques, les idées fondamentales. Et le régime chez les Jésuites était assez libre avec les grands finissants; on avait les deux étages supérieurs du collège Sainte-Marie, et c'était un peu le système universitaire. C'était au moment (on est en 1950) de l'impact de l'existentialisme sur la jeunesse québécoise.

W.L. Sartre était même venu à Montréal.

A.B. Oui, à l'occasion de *Huit clos*, pour donner une conférence. Alors moi, mon maoïsme, en 1950, c'était l'existentialisme, et j'affichais mon athéisme existentieliste avec fierté, avec le souci de provoquer les bons pères. Cet athéisme-là était superficiel. Et je me souviens que le préfet m'avait fait venir dans son bureau en me disant: tu vas me dire ce que c'est que ce club existentieliste, tu vas me donner les noms de ceux qui sont avec toi. Mais c'était notre façon de nous opposer à nos aînés. C'était très important pour nous, Camus, Sartre, tout ce courant de pensée.

- W.L. Donc vous étiez là parce qu'au début vous aviez dit à votre père que ce qui vous intéressait, ce n'était pas tellement les sciences, où vous auriez pu vous diriger parce que vous aimiez les sciences également, mais c'était surtout la littérature. Alors, au sortir du collège Sainte-Marie, est-ce que vous saviez un peu ce que vous vouliez faire?
- A.B. Rien, je ne savais absolument rien. Alors là, mon indétermination profonde commence à me jouer des tours.
- W.L. Et ça va continuer longtemps?
- A.B. Ça va continuer longtemps. Aujourd'hui je considère que c'était une richesse, cette indétermination.
- W.L. Ça vous a permis de toucher à plusieurs domaines.
- A.B. Je termine au collège Sainte-Marie, j'ai des bonnes notes, ça va. Je suis à la fois un élève indiscipliné et appliqué. Je suis complètement perdu, je ne sais pas du tout ce que je dois faire. Je ne m'intéresse pas à la médecine. J'ai un mépris souverain pour les professions, une espèce de mépris juvénile pour ce qui connote que quelqu'un arrive.
- W.L. Mais à ce moment-là, il y a beaucoup de jeunes qui ne méprisaient pas les professions.
- A.B. Pas du tout, au contraire.
- W.L. Alors vous étiez un peu spécial, un peu unique?
- A.B. Un peu. Un peu révolté. Même beaucoup, peut-être.
- W.L. Donc, il n'était pas question pour vous de vous engager dans les professions de l'époque qui étaient tellement populaires, la médecine, le droit, la prêtrise.
- A.B. Ah non, surtout pas. Il y avait les lettres qui m'attiraient mais, à ce moment-là, la faculté des lettres de l'Université de Montréal, à tort ou à raison, n'avait pas une réputation très grande. On disait, comme ça, dans les milieux étudiants, que c'était surtout une affaire de curés et qu'on donnait des cours aux bonnes sœurs. Peut-être que c'était injuste. Alors les lettres me repoussaient un peu et je ne sais pas trop comment j'ai fini par opter pour la psychologie. On me convoque donc au Centre d'orientation, boulevard Gouin, où régnait le père Mailloux. Le père Mailloux, c'était toute une institution, tout le monde craignait cet homme, c'était le fondateur de l'Institut, c'était une sorte de père mythique, le Jupiter de la psycho-

logie moderne. Là, on me fait passer une batterie de tests. On voulait sans doute juger si j'avais le minimum de névrose requis pour pouvoir entreprendre ce genre d'études. Après avoir passé cette batterie de tests, je suis convoqué par le père Mailloux. Je le revois encore. On me fait entrer dans une salle, dans une pièce tapissée de livres. Le père Mailloux occupe un des coins, très très loin de moi. Il ne me dit pas de m'approcher, il me laisse à l'entrée de la porte, où il y a une petite chaise. Nous sommes séparés par dix ou quinze pieds, il disparaît derrière un nuage de fumée, il fumait la pipe, et il me regarde sans me parler pendant plusieurs minutes. Je n'ai pas beaucoup aimé cette mise en scène-là. C'est à ce moment-là qu'a commencé pour moi la démythification du père Mailloux. Et il me dit: «Vos tests révèlent que vous êtes un homme révolté contre l'autorité, contre toute autorité, mais nous vous prenons quand même à l'Institut de psychologie». C'est absolument extraordinaire. Et c'est comme ça que je suis entré à l'Institut de psychologie de l'Université de Montréal.

W.L. Et vous avez fait des études qui vous ont intéressé?

A.B. J'ai fait des études absolument passionnantes pendant un an, parce que j'étais attiré par les sciences et, à ce moment-là, mais je pense que c'est demeuré la même chose, la première année à l'Institut de psychologie était vraiment une initiation à la méthode scientifique. On faisait de la psychologie animale, on faisait de la psychométrie, on s'interrogeait sur les bases épistémologiques de la discipline, on faisait des statistiques. C'était quelque chose qui me passionnait. J'avais une pente philosophique à mon esprit, et cette espèce d'apprentissage de la méthode scientifique, ça nourrissait cette pente philosophique, ça alimentait ma réflexion. Et ça allait bien, j'avais des bonnes notes. Je ne veux pas manquer de modestie mais ça allait très bien.

W.L. On vous a même offert des bourses.

A.B. Après un an, le directeur de l'Institut de psychologie, qui était le père Pinard à ce moment-là... Je ne sais pas si c'est avec lui que j'ai discuté de mon avenir, c'est plutôt avec David Bélanger, auquel je rends hommage, et qui me dit: «Écoute, ça va très bien, tu sais, tu continues avec nous».

Je lui dis: je n'ai pas de ressources, pas de moyens, j'ai des problèmes financiers. Il me dit: «Non, il n'y a pas de problèmes, on va t'obtenir les bourses qu'il te faut». Et là, je manifeste mon premier refus, sur lequel je me suis longtemps interrogé par la suite. Je dis non. Je dis: non, je ne continue pas.

W.L. Moi aussi je m'interroge. Vous venez de dire comme c'était intéressant pour vous, que vous réussissiez bien. Vous n'aviez pas d'argent, on vous offre les moyens matériels de continuer et vous dites non.

A.B. Là, je prends une esquivé. Au fond, je me rends compte que la psychologie clinique, avec le père Mailloux qui commençait l'enseignement, lui, en deuxième année, et avec Freud, ça ne m'intéressait pas tellement. C'est très curieux, peut-être que je me donnais une attitude de tête dure philosophique, matérialiste, objectiviste, béhavioriste, qui ne voulait pas entrer dans les dédales de l'intériorité. Moi, Freud et ces trucs-là... C'était peut-être de la déliquescence bourgeoise, je ne sais trop. Donc je dis non, et je trouve ma première esquivé, parce qu'il fallait bien répondre. Je dis: c'est la philosophie, moi, qui m'intéresse. Or, comme c'est la même faculté, je dis aux gens de l'Institut: merci, vous êtes gentils, je passe en philosophie, où je vais m'épanouir. Je vais voir l'abbé Martinelli, qui était le secrétaire de la philosophie. Il me dit: «Ça va, on te donne ta licence en deux ans». C'était bien. Alors, tout content, j'arrive en septembre suivant en philosophie. J'avais déjà décidé de ma thèse: c'était très prétentieux, tenez-vous bien, *La somesthésie chez Aristote*, c'est-à-dire le sens du toucher chez Aristote.

W.L. Vous la faites?

A.B. Je ne l'ai pas faite, pas du tout. J'arrive là, et imaginez quel cours de philosophie j'attrape le premier jour: *La prudence chez saint Bonaventure*, par le père Forest. Je pense que je m'étais mal informé. Je suis entouré de personnes de la religion.

W.L. Entouré, vous voulez dire comme confrères étudiants?

A.B. Oui.

W.L. Surtout que le thème de la prudence, il me semble que ça va mal avec vous.

A.B. Et j'étais, à ce moment-là, très très anti-clérical, comme

tous les jeunes Québécois. Et injustement anti-clérical. Il suffisait que je voie une personne de la religion pour que ça provoque chez moi des commentaires grossiers et inadéquats. Alors, je me vois entouré de religieuses et de religieux, devant un dominicain qui me parle de la prudence chez saint Bonaventure. Ça a duré à peu près quatre semaines, puis j'ai dit non, il n'en est pas question.

W.L. Deuxième refus.

A.B. Deuxième refus.

W.L. Grâce à saint Bonaventure.

A.B. Grâce à saint Bonaventure. Et là commence l'aventure. J'interromps mes études. C'est de la merde, tout ça, il n'en est plus question. C'est la vie qui est intéressante. On va aller dans le vaste monde. Tout ça dans la confusion, et avec des lueurs. Pas des choses très claires, mais des espèces de poussées. Les Anglais diraient des «drives». Des flashs qui, à un moment donné, font que dans l'obscurité une ouverture apparaît, et comme la bête tu te précipites la tête la première dans la première issue discernable, je dirais.

W.L. Alors ça a mené où?

A.B. Ça a mené à la Banque royale du Canada, à quarante dollars par semaine, où j'ai eu ma première grande leçon des choses. Parce que quand je suis entré là, vous savez, j'étais très orgueilleux, je me croyais un intellectuel d'avant-garde, je me croyais très cultivé, j'étais fier de ma culture, j'étais même un peu baveux, pour utiliser le vocabulaire courant. Alors j'arrive là, je suis le dernier arrivé, et je suis obligé d'aller chercher le coca-cola des caissières. Je ramasse les kleenex qui traînent dans le fond des caisses. Je trouve ça extrêmement dur, je finis par en pleurer parfois et en même temps, j'attrape ma première leçon. Je rencontre mon premier Waterloo, absolument essentiel dans la vie d'un homme.

W.L. C'est là qu'on vous a cassé l'orgueil?

A.B. C'est là que l'orgueil a été cassé. Et aujourd'hui, quand j'y pense, je suis très heureux d'être passé par là. Ce que je sais un peu dans le domaine du commerce et de la finance, je l'ai appris à la Banque royale du Canada, à la succursale de la Place d'armes.

W.L. Ça a duré combien de temps, cela?

- A.B. A peu près un an.
- W.L. Toujours dans ce même travail?
- A.B. Dans ce même travail. J'étais responsable de la messagerie. Finalement, je suis devenu assistant-assistant-comptable. Et aussi, j'avais le standard téléphonique, ce qui est une excellente leçon pour un intellectuel existentialiste. Des fois, il y a des clients qui viennent au comptoir et ces clients-là sont des anciens compagnons d'université. Alors là, j'ai un serrement de cœur. Parfois aussi il y a Gaston Miron qui, lui, travaillait au gouvernement provincial, rue Notre-Dame, et qui, le midi, alors qu'il y avait grande affluence aux caisses...
- W.L. Il sortait de chez les frères?
- A.B. Je ne sais pas, ça devait être récent... Et qui, donc, lorsqu'il y avait grande affluence aux caisses et qu'il y avait plein d'emprunteurs aux comptoirs, arrivait et de sa voix de stentor demandait André Belleau. On allait me chercher en arrière, parce que moi j'étais en arrière, et là, il sortait ses poèmes et me les lisait à haute voix, avec la voix qu'on lui connaît. Ça, c'est extraordinaire. J'aurais voulu entrer six pieds sous terre, je voyais toutes les caissières qui me regardaient, le gérant de la succursale, et en même temps j'étais fier. Et quand Gaston partait, moi je retournais en arrière.
- W.L. Justement, je vois Gaston arriver. Dans l'état où vous étiez, après un an à la Banque royale, est-ce que vous n'aviez pas une certaine nostalgie de vos rêves d'études de philo ou de travaux littéraires? Est-ce que ça ne vous a pas un peu ébranlé?
- A.B. Ça m'a ébranlé, et je continuais à lire, moi, de mon côté, à écrire pour moi-même. J'aimais beaucoup la musique, j'étais, à ce moment-là, lié avec beaucoup de musiciens à Montréal.
- W.L. C'était évident pour vous que vous n'étiez pas pour faire une carrière à la Banque royale?
- A.B. C'est-à-dire que ce n'était peut-être pas évident le premier mois, mais ça a été évident après cinq ou six mois.
- W.L. Et vous avez quitté la Banque royale à la fin de l'année.
- A.B. J'ai quitté la Banque royale, oui.
- W.L. Et là, qu'est-ce que vous avez fait?
- A.B. On entre dans ce qui devient de plus en plus probléma-

tique, hein? Pourquoi j'ai fait ça? Je vois une annonce dans le journal, au cours de l'automne, de la part du gouvernement fédéral, qui dit: nous recrutons, le concours annuel des stagiaires administratifs de l'Etat va avoir lieu à tel moment, c'est ouvert aux diplômés universitaires, nous prenons les diplômés universitaires, nous les formons et ils deviendront les cadres de l'Etat. Ce concours était un concours général, qui existe encore aujourd'hui, et grâce auquel on recrutait les administrateurs civils, les diplomates et aussi les représentants du commerce à l'étranger.

W.L. C'étaient les Affaires étrangères qui faisaient ça?

A.B. Non, c'était la Commission de la fonction publique, qui était l'agent recruteur de l'Etat, et qui l'est toujours au gouvernement fédéral. Alors moi, je postule.

W.L. Pourquoi, vous ne le savez pas? Pour sortir de la banque?

A.B. Pour sortir de la banque, et aussi, je pense, pour voir le monde. Je ne peux pas le dire autrement. Est-ce que c'était une fuite ou une avance? Est-ce que c'était un retrait ou un bond en avant? C'est là qu'est l'ambiguïté pour moi.

W.L. Vous ne savez pas aujourd'hui non plus?

A.B. J'ai un peu de difficulté. Il y a des amis qui m'ont dit, à ce moment-là ou après: tu es complètement dingue. Qu'est-ce que c'est que ces folies-là? Tu ne sais même pas l'anglais. Pourquoi aller travailler à Ottawa? On ne va pas à Ottawa. On est en 1952, 53, 54, à peu près. Moi, non, je suis attiré par ça, je ne sais pas si j'avais pris chez Balzac une notion des grands bureaux ou des grands commis de l'Etat qui me fascinait.

W.L. Alors vous passez le concours.

A.B. Alors je passe le concours, à Montréal, une journée complète. Je pense même qu'il y avait une dissertation sur les guerres napoléoniennes.

W.L. C'était un concours sérieux.

A.B. Ah oui, c'était très sérieux. Ensuite je passe devant un jury de sélection, puis je reçois une lettre quelques mois après, me disant: «Monsieur Belleau, vous êtes engagé et vous entrez au Ministère de la santé nationale à Ottawa». On fait sa valise, on emprunte quarante dollars à un ami parce qu'on n'a pas un sou pour s'en aller à Ottawa, et on ne sait pas l'anglais. J'arrive à la division du personnel du

Ministère de la santé nationale, et là on me dit: «Bon, tu as un programme de formation». Je suis des cours pendant un an, en anglais, à la Commission de la fonction publique. Il fallait que j'apprenne l'anglais en même temps. Alors je suis ces cours-là pendant un an, et le reste du temps je suis chargé de mission au Ministère de la santé nationale.

W.L. Qu'est-ce que ça veut dire?

A.B. C'est-à-dire qu'on m'envoie dans divers services régler des problèmes. La première mission que j'ai, c'est d'aller à la division de l'hygiène infantile du Ministère de la santé nationale pour régler des problèmes de personnel. Il y a des conflits, c'est lié à un mauvais usage des dactylos, il y a trop de commis, il n'y a pas assez de ci, enfin le genre de problèmes de bureaux.

W.L. Oui, mais c'est affreux pour un jeune qui commence et qui n'a pas d'expérience.

A.B. C'est absolument aberrant. Moi, j'arrive là avec l'innocence, l'inconscience de la jeunesse.

W.L. Aviez-vous encore la superbe du jeune existentialiste?

A.B. Absolument. Toujours aussi baveux de ce point de vue-là. Je le suis moins aujourd'hui, j'ai mûri. Vous n'en êtes pas sûr, mais moi je le sais.

W.L. Excusez-moi, mais je me souviens de ce qu'un de vos amis disait récemment, à une récente rencontre des écrivains.

A.B. Ah oui, oui, c'est une petite gentillesse.

W.L. Une gentillesse de Jacques Godbout?

A.B. Oui.

W.L. Qui vous a probablement connu à cette époque?

A.B. Oui, c'est ça, il se rappelait ce temps-là. Mais vous savez, moi, j'ai fait une enquête. Je ne comprends pas que les gens m'aient compris, je ne savais pas l'anglais. Je rédige un rapport en anglais d'une vingtaine de pages.

W.L. Est-ce que vous l'avez compris, votre rapport?

A.B. Mon rapport, je l'ai écrit en français et je l'ai traduit. Et pendant plusieurs années, comme ça, j'ai fait tous mes rapports à Ottawa en français et je les traduisais le soir.

W.L. Parce que vous ne pouviez pas écrire directement en anglais?

A.B. Mais non, je ne savais pas l'anglais. Qui savait l'anglais à Montréal en sortant d'un cours classique dans les années

cinquante? J'ai appris l'anglais à Ottawa.

W.L. Donc, vous avez fait votre rapport et vous avez recommandé quoi, le renvoi de certaines personnes?

A.B. C'est ça, la réorganisation du bureau.

W.L. Est-ce que ça avait du sens?

A.B. Je pense. Ça été accepté. Ils ont trouvé ça très bon. A ma grande surprise. Je pense que j'avais une sorte d'assurance absolue. J'ai l'impression que j'étais une sorte de forme vide tendue vers l'avenir. J'étais un projectile. J'étais tellement plastique que j'aurais pu épouser n'importe quelle situation. J'étais un projet, je n'étais pas une forme. Je n'étais pas un contenu.

W.L. Et c'était un projet vague, un projet flou?

A.B. Un projet vague. Mais je m'en allais vers quelque chose. C'était peut-être un surplus d'énergie, c'était peut-être une question de vitamines. J'ai l'impression que c'était surtout ça: un mouvement. J'étais un mouvement. Et c'est pour ça que j'ai pu probablement — je ne veux pas en faire toute une histoire, d'autres l'auraient fait comme moi — mais que j'ai pu, comme ça, arriver dans des situations tout à fait nouvelles pour moi et me tirer d'affaire.

W.L. Plus tard, vous avez eu à régler des problèmes encore beaucoup plus complexes que le premier et dont on parlera, je l'espère, comme cette question de l'hôpital en Colombie britannique. De quelle façon étiez-vous perçu et de quelle façon réagissiez-vous à la perception que les autres avaient de vous quand vous alliez là, pour leur dire quoi faire et comment faire pour changer les choses?

A.B. Je pense que ce qui m'a sauvé, c'est la logique. C'est-à-dire que j'étais perçu comme un esprit très clair.

W.L. Ah ça, on vous le reconnaissait?

A.B. Oui. Très logique et en même temps, par inconscience, un esprit qui prenait rapidement les décisions. Peut-être que certaines bêtises que j'ai faites ont été acceptées parce que je prenais de mauvaises décisions au moment où il fallait prendre des décisions.

W.L. Avez-vous des exemples à nous donner des bêtises que vous avez faites?

A.B. Oui, j'ai fait des bêtises à ce moment-là qu'aujourd'hui je regrette, et je n'y pense pas sans un certain serrement de cœur. Après un an au Ministère de la santé nationale à

- Ottawa, on m'envoie administrer un hôpital, à Prince-Rupert, en Colombie britannique.
- W.L. Vous parliez un peu mieux l'anglais à ce moment-là, je l'espère.
- A.B. Je l'espère moi aussi, je n'en suis pas sûr. Mais enfin, on m'envoie là. C'est un hôpital qui relève du service de la santé des Indiens, une direction du Ministère de la santé nationale. C'est un hôpital d'à peu près trois à quatre cents lits, les patients sont des adultes, des enfants, surtout des tuberculeux. Je suis l'administrateur de l'hôpital et l'administrateur de la zone aussi, qui couvre tout le nord de la Colombie britannique. J'avais mon bungalow. C'était un système un peu colonial, on était en terre nordique, et tout ça. Et je ne connaissais rien à l'administration de l'hôpital.
- W.L. Encore là, je me demande comment il se fait que dans la fonction publique on fasse des choses semblables.
- A.B. Il faut dire qu'on est encadré. Il y a le directeur régional.
- W.L. Oui, mais lui, est-ce qu'il est comme vous ou est-ce qu'il est compétent?
- A.B. Ah, lui est sûrement plus compétent que moi.
- W.L. Il a plus d'expérience?
- A.B. Il a plus d'expérience. Il n'est peut-être pas plus compétent mais il a plus d'expérience. Je suis un jeune stagiaire en formation. On en prend vingt au Canada, on dit qu'ils sont brillants, que ce sont des futurs sous-ministres, on les met dans toutes sortes de situations pour les former. Mais on joue le jeu, on lui donne des responsabilités et il prend des décisions. Ça fait partie du processus de formation.
- W.L. Dans ce sens-là, c'est intelligent.
- A.B. C'est intelligent. Je n'ai que des bons souvenirs de la fonction publique fédérale. Alors j'arrive là et (aujourd'hui, il y a des choses que je comprendrais mieux) c'est un territoire éloigné.
- W.L. Quel âge avez-vous à ce moment-là?
- A.B. J'ai 25 ans. C'est un territoire éloigné. Les gens qui vont là, comme ça, travailler pour des malades dans des territoires éloignés de tout, peuvent avoir des raisons personnelles de fuir un certain nombre de choses, liées à des problèmes qui se posent, psychologiques et tout ça. Alors moi j'administre cet hôpital, j'essaie de rentabiliser

les choses, ça coûte très cher, bon, et ainsi de suite. Il y a des problèmes, il y a des problèmes d'alcoolisme dans le personnel, il y a des problèmes de ci. Finalement, après un an, je fous 4 ou 5% de tout le personnel à la porte.

W.L. Des indésirables à vos yeux.

A.B. Des gens qui, à mon avis, en me fiant, en me basant sur les règlements, le code en usage dans la fonction publique à ce moment-là, n'auraient pas dû être là. Ça, c'est des gestes qu'aujourd'hui je ne ferais pas. Aujourd'hui, au contraire, je protégerais ces individus-là plutôt. J'ai changé d'idéologie.

W.L. Ça veut dire qu'aujourd'hui, même des gens qui sont de toute évidence des incompetents, vous les protégeriez quand même?

A.B. Des incompetents. Est-ce que c'étaient vraiment des incompetents? Qu'est-ce que c'est, des incompetents?

W.L. C'est vous qui le savez. C'est vous l'administrateur, mon cher.

A.B. Oui, c'est moi. Mais à ce moment-là, disons, quand je repense à ça globalement aujourd'hui, je trouve qu'il y avait l'espèce d'assurance de la jeunesse, l'espèce de confiance excessive, l'espèce de manque de nuances.

W.L. Et vous étiez en autorité.

A.B. J'étais en autorité.

W.L. Alors, comme un jeune homme de 25 ans, avec votre passé et tout ça, peut-être que ce poste d'autorité vous a un peu monté à la tête?

A.B. Ah, c'est possible aussi, pourquoi pas? Remarquez bien que je n'ai pas été blâmé. Je suis rentré à Ottawa et on m'a dit: vous êtes tough. C'est ce qu'on m'a dit. Mais cet incident-là, sur lequel je ne veux pas trop insister, c'est quand même le genre de choses que jamais je ne referais et que je regrette, au fond. Mais il y avait des raisons, puisque ces décisions-là n'ont pas été renversées.

W.L. Vous deviez vous sentir quand même relativement bien dans ce travail.

A.B. Ah moi, j'étais comme un poisson dans l'eau, je pense. J'étais très très plastique.

W.L. Vous revenez toujours à cette image.

A.B. Je m'adaptais, ça allait bien.

W.L. Cette belle carrière a duré relativement longtemps?

- A.B. Quelques années. Après ça, je suis passé du Ministère de la santé nationale à la Commission de la fonction publique.
- W.L. Toujours comme administrateur?
- A.B. Toujours dans les problèmes d'administration. A la Commission de la fonction publique, j'étais spécialiste en organisation et classification. Alors on m'envoyait dans des ministères, je réorganisais des services et même des directions générales.
- W.L. On connaît très mal, d'une façon générale, le métier d'administrateur, la profession d'administrateur. J'aimerais que vous nous expliquiez un peu ce que ça signifie.
- A.B. J'y arrivais. Dans le fait d'être administrateur, il y a une diversité qui recouvre une unité profonde. Voyez-vous, ça a l'air bien multiple: hôpital, commission de la fonction publique, organisation, classification. Je passe ensuite à l'O.N.F., où je suis au personnel, puis directeur de l'administration à la distribution, et ainsi de suite. Je suis la filière. Je monte la filière administrative. De l'extérieur, ces choses-là semblent très diverses. A un certain niveau de l'administration que je dirais médiocre, ça paraît divers aussi. Mais à un niveau de l'administration que je juge supérieur, et je ne suis pas très modeste en le disant, ça demeure le même problème fondamental. C'est que l'administrateur est un créateur. L'administrateur est un créateur de discours, comme un écrivain, au fond. L'administrateur est celui qui, devant des situations humaines complexes, réussit à tenir un discours qui instaure la logique et l'ordre. C'est celui qui fournit aux preneurs de décisions qui sont au-dessus de lui, un sous-ministre, un ministre ou le premier ministre ou un chef de service, qui fournit aux preneurs de décisions l'espèce de rationalité administrative qui, comme une chiquenaude, va faire pencher la décision d'un côté ou de l'autre. L'administrateur est le spécialiste d'un type de discours et de langage, et c'est ça qu'il faut comprendre. Alors qu'est-ce que c'est que les situations administratives? Ce sont des situations complexes où il y a des facteurs humains, financiers, de réglementation, politiques aussi, et devant ça, l'administrateur réussit à les réduire, à réduire cette multiplicité-là à un langage cohérent qui rassure le pre-

neur de décisions, qui le rassure et qui fait que le preneur de décisions prend souvent de mauvaises décisions, mais motivées et logiques, avec une apparence de clarté et de logique. Et ça, c'est mon expérience profonde du travail de l'administrateur.

W.L. Je soupçonne que c'était un jeu intellectuel qui vous plaisait beaucoup.

A.B. Oui, et c'est pour ça que ce n'était pas un engagement en profondeur.

W.L. La possession de ce langage et l'invention de ce langage vous plaisaient beaucoup?

A.B. Ah, j'écrivais des rapports, j'adorais ça.

W.L. Oui, mais avant d'écrire ces rapports il faut étudier la situation.

A.B. Pas trop.

W.L. Mais si vous ne l'étudiez pas trop, comment pouvez-vous conseiller?

A.B. Si vous l'étudiez trop, les arbres vous cachent la forêt. Et le preneur de décisions a besoin d'une vue globale, d'ensemble et, en général, il va suivre le discours à la fois le plus rassurant et le plus clair. Le plus clair lui donne l'illusion de comprendre, le plus rassurant lui donne l'illusion de comprendre, le plus rassurant lui donne l'illusion qu'il n'y aura pas de problèmes.

W.L. Vous parlez en terme d'illusions, c'est grave. Parce que des décisions administratives, c'est important.

A.B. Non, ce n'est pas grave du tout. On est des êtres de discours. Il n'y a que du langage dans le monde. Le reste, qu'est-ce que c'est, on ne sait pas. On ne connaît pas, c'est de l'inconnaissable.

W.L. C'est peut-être pour ça que vous avez eu l'impression que l'administration n'était pas un travail en profondeur.

A.B. Celui qui a l'impression que c'est un travail en profondeur, peut-être pense-t-il que des enjeux très très profonds sont en cause. Vous allez me dire: votre attitude est un peu inhumaine parce qu'au fond votre conception de l'administration donne peut-être la part très congrue au facteur humain, et que des décisions administratives ça affecte des hommes. Il faut dire qu'en général, sauf à mes tout débuts, mais par la suite, mon attitude vis-à-vis ce facteur-là a été autre, parce que, à mesure que mes convic-

tions politiques changeaient, en général, je me modérais et, au contraire, j'avais tendance à plutôt valoriser davantage le facteur humain et même à prendre la défense des subordonnés, à en tenir compte davantage, c'est-à-dire à inclure ça dans la rationalité supérieure dont je parlais.

W.L. C'est devenu un élément de plus en plus important de votre discours de jeune stratège.

A.B. Oui, de plus en plus important. Le côté humain de mon discours. Mais je persiste à croire que c'est d'abord une question de discours et d'invention. C'est pour ça que l'administrateur, à mon avis, est un poète, et ça, on l'oublie souvent. C'est un imaginaire et un poète. Et ça je le sais, j'en ai fait l'expérience.

W.L. Donc, vous êtes devenu administrateur à l'Office national du film, à différents palliers, dans différents secteurs. Puis un jour vous avez quitté, et ce jour-là vous n'étiez plus un tout jeune homme.

A.B. Non, j'avais 37 ans.

W.L. Vous étiez marié?

A.B. Oui, j'avais des enfants.

W.L. Vous aviez peur de devenir sous-ministre.

A.B. Oui. C'est que normalement, quand on entre dans la filière administrative et qu'on est modérément intelligent et tout ça, on peut aspirer après 20 ou 30 ou 35 ans, surtout de la façon dont moi je l'ai fait (j'ai été recruté pour un jour devenir cadre supérieur), on peut normalement aspirer (les gens meurent, les gens partent) à accéder à une fonction supérieure, le terme sous-ministre ayant une valeur symbolique. Alors moi, pendant tout ce temps-là, ça allait très bien, je progressais, je montais, je montais, j'étais rendu au niveau immédiatement inférieur à ce niveau-là. A la fin, j'étais presque un haut fonctionnaire.

W.L. Ça chauffait.

A.B. Ça chauffait. Et tout le temps je me disais: il faut pas que je devienne...

W.L. Pourquoi?

A.B. Parce que j'avais l'impression que là, j'étais immobilisé à jamais, que la partie que je me réservais, que je ne donnais pas, là, je ne pourrais plus la refuser honnêtement.

- W.L. Une fois devenu haut fonctionnaire vous auriez été contraint de donner tout.
- A.B. Tout. Et je ne voulais pas. J'étais un jeune fonctionnaire promis à un brillant avenir, et je ne voulais pas devenir un fonctionnaire pogné.
- W.L. C'est ce brillant avenir, en fin de compte, qui vous faisait peur.
- A.B. Oui, je ne voulais pas, je ne voulais pas me donner entièrement, je restais un peu un dilettante.
- W.L. Quel a été le coup de pouce qui vous a fait décider, à 37 ans, tout à coup, d'abandonner ça, avec la sécurité financière, évidemment, que ça comportait?
- A.B. J'étais à l'Office, j'étais producteur exécutif à ce moment-là, et c'est un ensemble de circonstances et de réflexions... D'abord, remarquez bien qu'en devenant producteur exécutif à l'Office national du film je me rapprochais du monde de la culture et de la création.
- W.L. Vous reveniez à vos premières amours.
- A.B. Un peu, parce que, adolescent, enfant, j'aimais beaucoup la littérature. Pendant tout le temps que je faisais cette carrière administrative, remarquez bien que je donnais des textes à Radio-Canada, des textes littéraires, d'analyse littéraire. J'ai collaboré à la fondation de la revue *Liberté*, et ainsi de suite. J'écrivais des articles dans *Liberté*, j'ai fait de la critique littéraire dans *Liberté* pendant quelques années. J'étais déjà un fonctionnaire un peu spécial de ce point de vue-là.
- W.L. Vous aviez des tentations?
- A.B. J'avais des tentations. J'avais des tendances. Alors voilà qu'à 37 ans, je suis producteur exécutif et je me rends compte de ceci: je me rends compte que dans un endroit comme l'Office national du film — et ce que je vais dire là ne plaira peut-être pas à tous les auditeurs — le seul vrai job c'est d'être réalisateur, c'est d'être faiseur de films. Je me rends compte qu'au fond, les producteurs, les superstructures, je n'y crois plus tellement, qu'il y a un vrai job, là, et c'est de faire des films.
- W.L. Vous êtes en contact avec des créateurs.
- A.B. Mais je m'aperçois qu'au fond l'essentiel n'est pas là. Je me rends compte aussi que je ne veux pas devenir réalisateur. Ça ne m'intéresse pas, le cinéma. Je suis apparem-

ment, selon les témoignages, j'étais un assez bon producteur exécutif, selon ce que m'ont dit mes collègues. Mais je ne peux pas dire que le cinéma me passionnait. Je refusais d'apprendre la technique, d'ailleurs j'ai été le premier producteur exécutif à l'O.N.F. qui n'est pas venu des rangs. Je n'ai jamais été réalisateur. Un coup producteur, on aurait pu s'attendre à ce que je me donne la peine d'apprendre. Mais je dis aux gens que ça ne m'intéresse pas, je ne descends pas à ce niveau-là, je n'apprends pas la technique, et malgré ça, apparemment, je n'étais pas mauvais et j'aurais pu finir ma carrière là. Je pense que je n'aurais jamais été un bon producteur exécutif. Peut-être que j'aurais été un producteur exécutif médiocre mais heureux, comme il y en a, puis j'aurais fini ma carrière. Alors je me rends compte de tout ça, je me rends compte aussi que l'administration, comme aventure, ça commence à faire, que j'en ai épuisé le suc.

W.L. Je repense à votre image du début, vous étiez un projectile en mouvement.

A.B. Là, le mouvement commence à perdre de l'accélération. Je me rends compte aussi que la vie est courte et qu'il y a peut-être autre chose à faire. Et alors, il y a un facteur qui a joué: c'est que le poste de directeur de la production française se libère. Il est question qu'on m'y nomme. On ne m'y nomme pas. On nomme Marcel Martin, c'est une excellente décision d'ailleurs, je crois. Je me dis, car je suis dans un dilemme affreux, je pense qu'un administrateur normal ne devrait pas passer par des affres pareils, je me dis: j'espère qu'on ne m'offrira pas ce poste parce que si on me l'offre, je suis trop orgueilleux pour me débiter. On ne me l'offre pas. Celui qui a pris cette décision-là m'a sauvé. Je pense que c'est Guy Roberge, et je lui rends publiquement hommage d'avoir pris l'autre décision. Dans les journaux, à ce moment-là, je me souviens qu'il y avait même un texte d'Alain Pontaut, dans *Le Devoir*, qui disait: c'est sûrement André Belleau qui va remplacer Pierre Juneau comme directeur de la production française.

W.L. Donc Martin est nommé. Votre réaction, est-ce qu'elle est immédiate?

A.B. Ma réaction? Je reste là quelques mois puis je donne ma démission.

- W.L. Finie l'administration.
A.B. Finie. C'est mon troisième refus.
W.L. Au moins le troisième.
A.B. Ou ma troisième fuite, je ne sais trop. Alors là, je sais que je dois laisser la décision me prendre. Ce n'est pas moi qui la prends, et si je n'agis pas brutalement je suis foutu. Je ne dois pas y mettre de forme.
- W.L. Donc vous décidez de démissionner.
A.B. A une semaine d'avis.
W.L. Est-ce qu'au moment où vous démissionnez vous savez où vous allez?
A.B. Non. Je démissionne d'abord parce que je sens que je dois d'abord poser ce geste, que si je me pose des questions sur l'avenir et tout ça, je ne le ferai pas. Il faut oublier tout, tout ce qui suit, il faut d'abord se concentrer là-dessus: je m'en vais. Je rentre à la maison. J'annonce à ma femme que j'ai quitté l'O.N.F.
- W.L. Et vos enfants qui ont faim...
A.B. Là ç'a été un peu dur. On était en juin 1967 et c'est pendant l'été que de très vieux fantasmes me sont revenus.
- W.L. Lesquels?
A.B. L'école, le savoir, la culture. Je suis assis sur mon balcon en me berçant. Je pense à mes années d'écolier, comment j'avais hâte de reprendre l'école en septembre, comment j'aimais les manuels, comment j'en prenais un grand soin, je me rappelais l'odeur des coffres de bois qu'on avait, avec des crayons neufs.
- W.L. Même le côté matériel?
A.B. Le côté matériel, palpable. Comment je ne dormais pas la veille de la reprise des classes, même au primaire, tellement j'avais hâte de recommencer. Il y avait là-dedans une sorte d'admiration naïve pour le savoir, la culture, pour les lumières, dirait-on aujourd'hui.
- W.L. Tout ça vous remonte.
A.B. Ça me remonte, et je me dis: ma mère avait toujours rêvé que je devienne professeur. C'est étrange, hein. Mon grand-père était professeur, je me rappelle, du côté maternel. Ma mère me disait quand j'étais enfant: André, tu devrais aller à l'École normale et faire comme ton grand-père, il me semble que ça te conviendrait. Je n'attachais peut-être pas d'importance à ces paroles-là, mais tout ça

me revient à ce moment-là et je décide d'aller à l'Université de Montréal, et d'aller demander au département d'études françaises qu'est-ce qu'on fait avec un gars comme moi.

W.L. Qui veut devenir professeur.

A.B. Qui veut, c'est ça, qui veut devenir professeur. Qui veut d'abord faire ses lettres pour devenir professeur de lettres.

W.L. Vous n'aviez pas fait vos lettres?

A.B. Non, j'avais mon cours classique et j'avais fait de la psychologie et un peu de philo. Alors je tombe sur Georges-André Vachon, qui m'a beaucoup aidé d'ailleurs, et qui me dit: «C'est un peu curieux, ça; de fait, qu'est-ce que tu as à laisser l'Office, tu es bien là, et puis à part ça, c'est qu'il y a tellement de gens qui veulent entrer à l'O.N.F.» J'ai l'impression qu'à ce moment-là il y avait beaucoup de professeurs de facultés qui auraient tout fait pour entrer à l'O.N.F., qui en avaient marre de l'enseignement et des contestations. Mais moi, j'ai fait le chemin inverse. Alors ils ont été bien gentils envers moi. Il n'était pas question que je fasse un cours de lettres au complet, je n'avais pas les moyens, moi, de ne pas faire vivre ma famille pendant trois ans. Ils ont été gentils, mais je pense qu'ils ont été justes aussi. Ce qu'ils ont fait, c'est qu'ils m'ont dit: tu reviens au mois d'août et on te fait passer deux dissertations de quatre heures. Alors je me présente et je disserte pendant quatre heures: un sujet de littérature québécoise, un sujet de littérature française. Et après, à l'analyse des dissertations, ils me disent: écoute, on va s'arranger; tu prends, je sais pas, quinze cours, vingt cours, et tu auras ta licence. J'entre donc en faculté en septembre 1967, et je n'ai jamais été aussi heureux dans ma vie. Je n'ai jamais été aussi heureux. Malgré toutes les difficultés que j'ai eues.

W.L. Pourquoi des difficultés?

A.B. Bien, écoutez, il me restait pas mal d'orgueil, hein? C'est là que j'ai perdu ce qui me restait.

W.L. La superbe de l'administrateur sûr de lui?

A.B. Oui, celui qui avait deux secrétaires, trois assistantes, vous savez ce que je veux dire, un bureau, deux téléphones, et qui se fait dire par un professeur: allez donc chercher les copies d'examen, je les ai oubliées, elles sont

au huitième étage, tu sais? C'est un coup dur, ça, pour un administrateur fédéral. C'est là que ce qui me restait de vanité est parti. C'est mon deuxième ou troisième Waterloo.

W.L. Par contre il y avait une compensation formidable?

A.B. Ah, j'ai été heureux. J'ai fait de la philologie, j'ai fait de la linguistique. Je travaillais vingt heures par jour. Je pense que c'est la période la plus heureuse de ma vie. J'étais avec des gens qui avaient 17, 15 ans de moins que moi. On s'entendait ensemble parfaitement. J'étais compagnon de Jean-Marie Poupart, je suivais des cours avec Pierre Nepveu, Guylaine Legendre, Marcel Saint-Pierre, tous ces gens-là. J'étais compagnon.

W.L. Est-ce qu'ils ne trouvaient pas étrange de vous voir là?

A.B. Je ne parlais pas trop de moi. Je n'entrais pas dans la classe en disant: moi, vous savez, je suis André Belleau, producteur exécutif, c'est moi qui ai produit...

W.L. C'est moi qui ai réformé le système des hôpitaux en Colombie britannique...

A.B. Non, je ne disais pas ça. Et je n'ai pas fait exprès pour prendre des cours d'amis que j'avais à la faculté, pour ne pas leur créer de difficultés. Parce qu'il y avait là des gens que je rencontrais dans les salons, qui étaient des amis. Alors je n'ai pas pris leurs cours. Mais j'ai été tellement heureux pendant cette période-là.

W.L. Tellement heureux que vous avez décidé de rester à l'université comme professeur, en fin de compte. Vous avez changé d'université, c'est tout. Il y a eu la création de l'Université du Québec, et alors, on a appelé Belleau, et on lui a dit...

A.B. Ce n'est pas tout à fait si simple, parce que j'aurais pu aller au secondaire ou au collégial.

W.L. En fin de compte, vous vous êtes retrouvé professeur à l'Université du Québec.

A.B. Et maintenant je suis réconcilié avec moi-même. Je n'ai jamais regretté une seconde, vous m'entendez, le fait d'avoir laissé la carrière administrative. Et même si, pendant des années, je n'ai pas retrouvé encore mon salaire de l'O.N.F., jamais je n'ai regretté d'avoir fait ce pas-là.

W.L. Qu'est-ce qui compense ce que vous avez perdu?

- A.B. C'est que je suis complètement et fondamentalement réconcilié avec moi-même. Je pense que je suis un bon professeur, enfin je vous le confie à vous. Mais je n'aurais jamais été un grand administrateur.
- W.L. Là vous avez la sensation que vous travaillez en profondeur?
- A.B. C'est ça, et toute ma vie est unifiée autour de ça. Je suis professeur de lettres. Si je lis le dernier roman du jour, c'est toujours mon travail. Tout ce que je fais est unifié par mon métier. Le temps lui-même s'est unifié, et dans ma vie il n'y a plus comme autrefois des périodes dites de présence au bureau, ensuite des samedis pour ceci. C'est une vie complète. Dans le domaine qui m'intéresse. Je ne suis pas un écrivain, je ne suis pas un critique, je suis un professeur de lettres. Ce n'est pas la même chose.
- W.L. Vous dites: je ne suis pas écrivain. Vous écrivez pourtant.
- A.B. J'écris, mais fondamentalement, je suis un professeur de lettres.
- W.L. On revient à l'école?
- A.B. On revient à l'école, je reviens à l'école de mon enfance. Je suis allé enseigner là où j'avais fait mes philosophies et je garde toujours cette admiration pour le savoir. Je suis resté un enfant à ce sujet-là, j'aime encore les dictionnaires, je trippe devant des encyclopédies. Je pense que j'aurais pu être membre de ces équipes d'instituteurs que la France de la Troisième République a envoyés pour évangéliser les campagnes. Je suis l'homme des lumières.
- W.L. En somme, votre croisée des chemins n'a pas été une bifurcation telle qu'on l'entend habituellement, mais des retrouvailles avec vous-même?
- A.B. Ç'a été, à travers des hasards, à travers toutes sortes de méandres, une sorte de retrouvaille de moi-même. Et c'est pour ça que je suis très indulgent vis-à-vis les jeunes qui ont tant de misère à trouver ce qu'ils doivent faire. Je me suis trouvé, moi, à 37 ans. Comment ne puis-je pas être sympathique et comprendre et même plaindre un étudiant du secondaire auquel on demande, en Secondaire III, s'il veut devenir vétérinaire ou professeur de linguistique et qui doit faire des options. S'il prend chimie 46, il renonce à devenir, je ne sais pas, biologiste, et en même temps, en refusant mathématiques 44, il ne peut pas devenir ingénieur.

- W.L. Vous trouvez qu'il est trop jeune pour prendre la décision?
- A.B. Il est beaucoup trop jeune. On se trouve tellement tard parfois dans l'existence.
- W.L. Mais le contact avec vos étudiants, la contestation?
- A.B. Moi, je n'ai jamais été contesté encore. Ça va peut-être venir. Je ne peux pas généraliser à partir de mon expérience. Je suis dans l'enseignement depuis septembre 1968, ça va faire dix ans bientôt, et je n'ai jamais été contesté. Je n'ai jamais eu de problèmes avec les étudiants. Je n'ai jamais rencontré un étudiant qui fût un salaud. J'ai rencontré bien des adultes qui étaient des salauds dans ma vie, mais je n'ai pas rencontré d'étudiants qui étaient des salauds. Ça a toujours très bien marché.
- W.L. Ça veut dire que vous réussissez à les intéresser à votre sujet?
- A.B. J'observe un certain nombre de règles élémentaires, mais ça ne veut pas dire que ça marchera avec un autre. Je ne me permets pas de faire en classe des choses que les étudiants ne peuvent pas faire. Par exemple, je ne fais jamais de blagues. C'est étrange, on penserait qu'un professeur qui fait des blagues passe facilement auprès des étudiants. Moi, je n'en fais jamais.
- W.L. Pourtant votre tempérament est assez joyeux.
- A.B. Je suis assez blagueur mais pas en classe, parce que les étudiants, eux, est-ce qu'ils en font? Moi, je suis là pour travailler, ils sont là pour travailler. Je ne fais pas de blagues. Je suis un peu l'arbitre. Je dis aux étudiants: on joue au poker; on ne joue pas au 500, on joue au poker. On s'entend sur les règles du jeu. J'essaie de préparer les cours du mieux possible. Il y a des étudiants qui ont dit, à un moment donné (je ne sais pas si c'est louangeur ou non, ça m'est venu par d'autres oreilles): quand on l'entend parler, on a l'impression qu'il n'est pas uniquement professeur, qu'il y a autre chose.
- W.L. C'est peut-être l'expérience qui passe.
- A.B. C'est peut-être ça, c'est peut-être parce que j'ai fait autre chose.
- W.L. On dit que les jeunes, à l'université par exemple, ne sont pas tellement intéressés.
- A.B. Moi, je dis que c'est une échelle statistique, et que c'est

exactement comme quand j'étais étudiant. Sur 30, il y en a 5 qui sont passionnés, il y en a 5 qui sont vivement intéressés, et ainsi de suite. C'est la même chose.

W.L. Et ce sont les 5 passionnés, j'imagine, qui vous portent, qui portent votre intérêt peut-être?

A.B. Oui, très souvent. Et vous savez, l'apprentissage, les cours de lettres, ce n'est pas comme les cours de mathématiques. On ne peut pas parler d'un apprentissage progressif, d'une substance, comme en linguistique. Vous avez devant vous des jeunes gens qui peuvent paraître, à un moment donné, ne pas vous écouter et demeurer blasés. Et pourtant, ils entendent votre discours, et après deux mois, trois mois, vous avez un travail absolument extraordinaire, parce que ça ne procède pas de façon continue, ce n'est pas un progrès continu en lettres, c'est plutôt une expérience qu'on fait de la littérature. Je ne parlerais pas de déblocage, mais de mutation soudaine. On n'est jamais sûr, il ne faut jamais dire que tel étudiant qui semble dormir ne vous écoute pas ou que votre discours est inutile. On ne peut jamais dire ça.

W.L. Avez-vous l'impression qu'il y a une nouvelle croisée des chemins devant vous?

A.B. Parfois, pour effrayer ma famille, je leur dis que je vais devenir médecin, mais c'est une blague. Au fond, je suis très content.